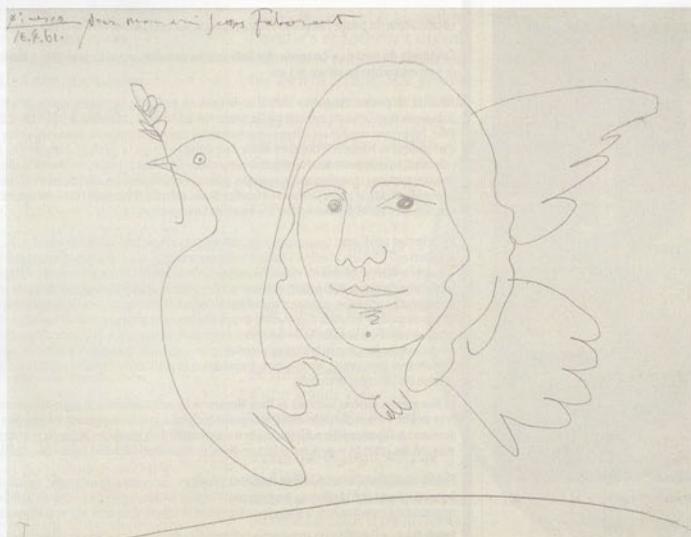


Gravure Picasso à travers Tabaraud

À l'occasion de la réouverture du Musée Picasso, Jean-François Cazeau expose des dessins, gravures, photos et autres documents privés issus de l'ancienne collection de Georges Tabaraud, ami de Picasso

PICASSO-TABARAUD, TRACES D'UNE AMITIÉ, jusqu'au 20 décembre, Galerie Jean-François Cazeau, 8, rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, tél 01 48 04 06 92, www.galeriejfcazeau.com

PARIS ■ Après avoir travaillé durant quinze ans avec son oncle Philippe Cazeau, disparu en 2007, au sein de la galerie Cazeau-Béraudière (sise avenue Matignon), Jean-François Cazeau s'est installé seul en 2009, rue Saint-Anastase, à quelques encablures du Musée Picasso. Le 25 octobre, le jour de la réouverture des portes de ce dernier, le galeriste a vernis sa nouvelle exposition, afin de se « mettre en évidence et sortir de l'anonymat », lui qui avait inauguré sa galerie un mois seulement avant la fermeture du Musée, il y a cinq ans. « Picasso-Tabaraud, traces d'une amitié » regroupe une quarantaine d'œuvres – dessins, estampes, livres et photographies – provenant de l'ancienne collection de Georges Tabaraud (1915-2008), ami de Picasso, témoin du dernier tiers de la vie de l'artiste. Journaliste, Tabaraud est d'abord rédacteur en chef du quotidien



Pablo Picasso, *Homage to Gagarine (n° 1)*, 1961, crayon sur papier, 40 x 55 cm.
Courtesy Galerie Jean-François Cazeau, Paris.

Patriote de Nice et du *Sud-Est* puis son directeur jusqu'en 1977. La rencontre avec Picasso a lieu en 1946 sur une plage de Golfe-Juan, juste après l'adhésion du peintre au Parti communiste français. Le

peintre espagnol venait alors de s'installer sur la Côte d'Azur et, pour l'interviewer ce jour d'août 1946, seul restait disponible à la rédaction ce jeune journaliste, fraîchement sorti des maquis FTP.

Cette rencontre allait donner naissance à une profonde amitié, liant les deux hommes jusqu'à la mort de Picasso en 1973. Une amitié de trente ans soutenue par des échanges presque quotidiens re-

tracée par Georges Tabaraud dans un livre paru en 2002, *Mes années Picasso* (éd. Plon). À l'époque, cette parution avait déjà donné lieu à une première exposition à la galerie Cazeau-Béraudière.

Dons au « Patriote »

Picasso a réellement participé à la vie du *Patriote*, en véritable mécène. À chaque édition du carnaval de Nice, il réalisait pour la « une » une linogravure rehaussée ou bien une lithographie originale, et n'hésitait pas à faire don d'une telle œuvre lors des fins de mois difficiles du journal. Il laissait tous les droits sur la vente du tirage à Tabaraud, qui gardait précieusement les bons à tirer : *Bacchanale* en 1957, *L'Écuyère* en 1960, *Footballeurs* en 1961, *Nature morte à la pastèque* en 1962 et *Vieux Roi* en 1963. Ces deux dernières linogravures rehaussées font d'ailleurs partie de l'exposition, et sont proposées aux alentours de 30 000 euros. On peut également admirer *Homage to Gagarine* : Picasso a réalisé plusieurs colombes et portraits du cosmonaute. Dans une lettre, présente dans l'exposition, il explique notamment qu'il offre le n° 1 à Georges Tabaraud et lui demande de remettre le n° 2 à l'ambassade de l'Union soviétique qui devra l'en-

« Picasso a réalisé plusieurs colombes et portraits du cosmonaute. Dans une lettre, il explique qu'il offre le n° 1 à Georges Tabaraud et lui demande de remettre le n° 2 à l'ambassade de l'Union soviétique qui devra l'envoyer au gouvernement soviétique.

L'ensemble, cohérent et bien documenté, comprend aussi une épreuve d'artiste, *Portrait de Jacqueline*, tirée à 50 exemplaires (120 000 euros), ainsi qu'une gravure de *Dora Maar* de 1939 (60 000 euros) retrouvée chez Picasso après sa mort, ni signée ni numérotée, signifiant que l'artiste n'avait pas l'intention de la commercialiser. Ses héritiers, eux, n'ont pas hésité.

À ne pas manquer, trois linogravures provenant d'un ensemble de vingt, *Nature morte sous la lampe* (1962), un ensemble unique de qualité muséale, proposé à 500 000 euros. Est-il besoin de rappeler que l'œuvre gravé de Picasso est une œuvre à part entière ? La gravure *Femme qui pleure*, de 1937, a été adjugée 5 millions de dollars en 2011 (3,5 millions d'euros), un record pour une gravure.

À cette sélection s'ajoutent des portraits réalisés par Picasso de personnalités du PCF à l'exemple de Marcel Cachin et de Maurice Thorez, ainsi que des photos par André Villers (jusqu'à 20 000 euros). Point de tableaux, le journaliste n'en détenait pas. « Il n'y a plus d'expositions de tableaux de Picasso parce que l'on n'en trouve presque plus. Soit les collectionneurs les gardent, soit ils essaient d'établir des records en ventes publiques. Il est vrai que les prix ont flambé depuis 1997, avec la vente de la collection *Ganz* à New York en 1997, souligne Jean-François Cazeau. Pour un marchand, le but du métier est d'attirer les collectionneurs. Or Picasso interpelle. Alors si jamais je ne vend pas, ce n'est pas un problème, je pourrais toujours faire une plus-value plus tard, Picasso prend toujours de la valeur ! »

Marie Potard

PICASSO-TABARAUD

→ Nombre d'œuvres : env. 40
→ Prix : de 30 000
→ à 500 000 €

M. P.

Terre cuite André Borderie, côté céramiste

Philippe Jousse rend hommage à cette figure importante de la céramique française des années 1950 et 1960 avec des pièces uniques à l'aspect fortement sculptural

ANDRÉ BORDERIE, jusqu'au 6 décembre, Jousse Entreprise, 18, rue de Seine 75006 Paris, tél. 01 53 82 13 60, lundi 14h-19h, du mardi au samedi 11h-19h, www.jousse-entreprise.com

ANDRÉ BORDERIE

→ Nombre d'œuvres : environ 30
→ Prix : de 5 000 à 50 000 €

PARIS ■ Artiste protéiforme, André Borderie (1923-1998) était dessinateur, peintre, peintre-cartonnier, mais surtout céramiste. Philippe Jousse le découvre en 1985. En 1987, le galeriste organise une exposition sur Charlotte Perriand et y insérant quelques pièces de Borderie puis se ravise et choisit de les conserver. L'exposition actuellement présentée à la galerie Jousse Entreprise réunit une trentaine d'œuvres, toutes réalisées dans l'atelier de Senlis (Oise), essentiellement en céramique (grès), « un nombre déjà important vu la relative petite production – il dessinait beaucoup – doublée d'une rarefaction des pièces », souligne le marchand. Lampes, vases boules

André Borderie, *Ensemble de céramiques*, vers 1960, terre cuite émaillée polychrome. © Jousse entreprise.



ou galets, vide-poches, sculptures, verseuses, boîtes, une dizaine de dessins préparatoires et un focus sur les tables basses, sans oublier les « têtes à lumière », pièces em-

blématiques du créateur, composent la présentation. Les prix s'échelonnent entre 5 000 et 50 000 euros et un catalogue réalisé en collaboration avec l'his-

torien de l'art Serge Lemoine est en préparation pour le premier semestre 2015.

Le céramiste pratique l'abstraction des formes, chère aux années 1950. « Ce que j'aime chez Borderie, c'est sa liberté de création, confie Philippe Jousse. Je suis passionné par le groupe Espace et par André Bloc, son fondateur. Ce mouvement, dont le but est de promouvoir la présence de l'art en milieu urbain, André Borderie y adhère en 1955. Son travail gagne alors en monumentalité. Quelle que soit la taille de l'objet, c'est sa forme qui compte. Seule l'échelle change, un projet de banc peut, à petite échelle, devenir une sculpture. »

Les pièces, quasiment mono-

chromes, reçoivent parfois de simples points de couleur, tels des signaux : orange, rouge, jaune, bleu. « Pour Borderie, un point coloré suffit à une pièce tout comme il réalise de subtiles oppositions de mats et brillants », note le marchand.

Succès américains

Nombre d'œuvres de l'artiste se trouvent dans des collections privées new-yorkaises. « En 1997-1998, lors de salons new-yorkais, j'exposais parmi le mobilier de Charlotte Perriand des pièces de Borderie qui ont beaucoup interpellé les Américains », raconte Philippe Jousse.

André Borderie aimait tout particulièrement les jeux de lumière et la terre chamottée à l'aspect rugueux et minéral. Ses créations sont brutes, souvent investies de réseaux de fines craquelures. Il n'est pas un technicien de la céramique. Il travaille surtout la forme, libre et non conventionnelle. Et si ce n'est pas parfaitement rond, ce n'est pas un problème. Sa femme Maria disait, ce qui reflète bien sa démarche : « De toute évidence, le carré est un rond inquiet. » Mais si le défaut l'intéresse, il ne le provoque pas.

« André Borderie aimait tout particulièrement les jeux de lumière et la terre chamottée à l'aspect rugueux et minéral